

Prologue
La mémoire possible

« Et je me souviens aussi comment il a fallu que nous quittions cette maison sur la jetée. Un automne pluvieux, l'odeur de naphthaline et de poussière, le couloir rempli de tas de livres, d'emballages, de sacs et de paquets [...]. Je m'arrête, indécis, devant une carte d'Espagne. Je la prends ou je la laisse? Madrid est tombé il y a sept mois. L'inquiétude exaltée a pris fin, j'ai enlevé les petits drapeaux [...]. Non, je vais la prendre. J'enlève les punaises, je détache la carte et je la plie en huit de façon à ce qu'elle forme une brochure assez épaisse. Elle peut être mise dans la poche du manteau. J'ai encore cette carte parmi mes livres. De nombreuses années sont passées mais je ne l'ai pas dépliée à nouveau. Mais, un objet qui a absorbé tant de souffrances et de passions d'enfants ne peut pas disparaître définitivement¹. »

Lorsque Iouri dut abandonner cette maison du quai (Dom naberezhnoi) où il avait passé son enfance et son adolescence, de nombreux souvenirs et sensations se bousculèrent dans son esprit. Il se rappela des faits, des jours, des lieux, des regards, des conversations, des prénoms. Surtout des prénoms. Ceux de ses amis, Dima, Liovka, Antón, et particulièrement Sonia, avec lesquels il avait partagé tant de choses et avait vécu ses premières expériences. Ils étaient là, comme fossilisés, avec lui, observant tout ce qui sortait de cette maison en ruines, attendant pour prendre congé, lui donnant du courage même dans le silence le plus total, pendant qu'il ramassait ses affaires sans enthousiasme, aux côtés de sa famille pour partir sans savoir quand il reviendrait ni comment serait son nouveau foyer. Les temps étaient durs. À Moscou on avait faim, il se passait des choses inexplicables, des gens disparaissaient, il n'était pas facile de trouver un bon travail et plus que de l'air c'était une peur glacée que l'on respirait. Iouri et ses amis, bien que lui ne puisse le savoir à ce moment-là, se retrouveraient des

1. TRIFONOV I., *La maison du quai*, Traduction de Lily Denis, Paris, Gallimard, Collection Littérature soviétique n° 59, 1978.

années plus tard mais aucun ne se reconnaîtrait. Leurs vies avaient suivi des chemins très différents. Finalement, tous arrivèrent là où ils ne pensaient pas arriver : les adolescents qui semblaient sans avenir et qui étaient de mauvais élèves finirent par occuper de bons postes et fonder une famille. Ils devinrent aussi ce qu'ils n'étaient pas : les plus honnêtes finirent par se vendre au régime et par oublier leurs principes pour pouvoir survivre.

Cet après-midi dans la maison de la jetée resterait pour toujours dans la mémoire de Iouri parce qu'il marqua le début de la fin. Tandis qu'il montait et descendait les escaliers avec des caisses pleines de livres et cette carte de l'Espagne, sans doute pensa-t-il à l'année scolaire 1937-1938, la dernière des dix années qu'il passa sur les bancs de l'école. Peut-être alors se souvint-il que cette année avant l'Université avait été bien différente des années précédentes. Dans cette classe, il y avait d'autres enfants étrangers, plus jeunes que lui, qui ne comprenaient pas bien le russe, qui portaient des uniformes flambants neufs et qui disposaient d'une salle réservée pour eux seuls, où une grande carte (sa carte, celle-là même qu'il tenait maintenant entre ses mains), dont au début il ne réussit pas à identifier les contours, était accrochée à l'un des murs, décorée de petits drapeaux rouges et bleus. Plus tard, l'instituteur leur expliqua que ces nouveaux camarades d'école étaient des enfants espagnols chassés de leur pays par une guerre qui, depuis plusieurs mois faisait s'affronter des frères entre eux, comme cela s'était passé pendant la Révolution. Sauf que dans la guerre d'Espagne il n'y avait pas seulement des Espagnols et, pour cette raison, le camarade Staline aidait les républicains qui avaient été attaqués par un ennemi commun qui menaçait l'Europe : le fascisme.

Les guerres ne sont légitimes, leur avait expliqué l'instituteur, que si elles ont comme but de délivrer un peuple de l'oppression à laquelle il est soumis. Par la suite Iouri comprit que chacun racontait l'histoire à sa façon, et que certains ne pensaient pas comme son instituteur. Et donc, finalement, et indépendamment de tous les avis possibles et contraires, la Russie aidait les républicains espagnols et leur cause comme d'autres puissances aidaient les franquistes. Staline leur envoyait des hommes, des avions, des vivres... Mais, en plus, il offrait abri et protection à ceux dont la vie était en danger s'ils restaient dans cette Espagne coupée en deux. C'était là l'explication à la présence des enfants espagnols. Le peuple russe allait s'en occuper pendant que leurs parents vaincraient le fascisme. Alors ils pourraient rentrer chez eux et retourner à leur école.

La carte d'Espagne que conservait Iouri était le meilleur souvenir de ces années que de nombreux enfants russes avaient partagées avec les enfants espagnols évacués en Union Soviétique pendant la Guerre Civile espagnole. Combien de fois avait-il vu les camarades espagnols la regarder, le cœur serré, pendant qu'arrivaient les dernières nouvelles de leur pays par la radio et les journaux. Que d'émotions et de cris de joie à l'occasion de la progression de l'armée républicaine, et que de larmes lors de ses défaites. Jusqu'au

jour où il n'y eut plus de petits drapeaux rouges et que plus personne ne s'intéressa à la carte de l'Espagne. Et elle resta là, accrochée au mur de la classe, oubliée. Plus tard Iouri comprit pourquoi aucun enfant espagnol n'en avait voulu. Tant d'espoirs mis dans ce morceau de papier, tant de souffrances géographiques. C'était un poids beaucoup trop lourd pour le porter avec soi toute sa vie.

Comme Iouri Trifonov, de nombreux enfants espagnols, évacués pendant la Guerre Civile vers des pays étrangers et qui peuvent encore raconter leur expérience, se souviennent aussi de ces cartes d'Espagne accrochées aux murs de leurs écoles ou des foyers où ils restèrent réfugiés jusqu'à la fin du conflit. Certains purent alors rentrer, en particulier ceux dont les membres de la famille ne s'étaient pas trop signalés idéologiquement, et qui avaient eu la chance d'être évacués vers des pays européens comme la France, la Belgique, la Suisse, le Danemark ou l'Angleterre. En revanche, d'autres furent condamnés à un exil sans fin par la victoire de Franco, ceux qui avaient été recueillis par la Russie ou le Mexique dont les dirigeants ne reconnurent pas la légitimité du régime franquiste et dont les parents, en majorité militants communistes, socialistes ou anarchistes, subirent les conséquences de la défaite sous toutes ses formes.

C'est de tout cela dont parle le livre : d'enfants, de guerre, d'exil et de ces années passées qui ont rendu possible la récupération de la mémoire de cette époque grâce aux témoignages et aux souvenirs de ceux qui ont vécu dans une Espagne en guerre qui, en 1937, au moment où ont débuté les évacuations d'enfants vers l'étranger, commençait à souffrir des conséquences d'un conflit que l'on augurait long et cruel, en raison, en partie, de l'intervention des pays tiers.

L'Espagne devint un champ de bataille. Les bombes ne firent plus de différence entre les bâtiments civils et militaires, entre les hommes et les femmes en armes et le reste de la population sans défense et non combattante, enfants compris. La guerre gagna le monde des enfants et le transforma. Nombreux furent ceux qui connurent pour la première fois la séparation d'avec leurs familles lorsqu'on les évacua des zones à risque ; ils virent la violence et la vengeance prendre possession de leurs rues et de leurs quartiers ; ils furent la cible, parfois, de calomnies, de menaces et d'agressions destinées, en fait à leurs aînés ; ils durent faire face au manque de nourriture, à l'insalubrité, aux nombreuses maladies causées par les difficiles conditions de vie. Les sirènes et les courses vers les abris furent leur lot quotidien, tout comme l'angoisse et la panique provoquées par les bombardements aériens ; ils éprouvèrent dans leurs chairs les blessures de guerre et la disparition de leurs êtres chers ; ils durent s'habituer à la présence permanente de la mort autour d'eux.

C'est ainsi que les enfants subirent une guerre qui n'était pas la leur, bien qu'ils aient été nombreux à l'assumer comme leur et à finir par y parti-

ciper activement en aidant, selon leurs possibilités ou selon ce qu'on leur demanda de faire, prêts à tout au nom de l'idéologie de leurs aînés, consciemment ou non. Pour d'autres, nombreux, il fallut rester cachés, errer d'un refuge à l'autre avec leurs mères (lorsqu'ils avaient cette chance), se heurtant à tant de portes et fenêtres fermées, tant de refus, tant d'indifférence qu'ils n'ont pas encore réussi à oublier la solitude dans laquelle ils ont vécu, ni la lutte pour la survie dans cette guerre fratricide.

Cependant, les pages qui suivent évoquent surtout ceux qui sont partis, ceux qui ont été les acteurs du premier exil du peuple espagnol en raison de la Guerre Civile, ces plus de 30 000 à 50 000 enfants qui durent tout abandonner pour sauver leurs vies. De grands reportages illustrés rendirent compte de leur départ dans les ports espagnols et de leur arrivée dans ces pays qui avaient proposé de les accueillir. De tous, celui sur la Russie suscita les plus grandes louanges et les plus grandes critiques, secoua les consciences et émut les cœurs, car le régime politique de ce pays était partie prenante dans le combat idéologique acharné entre fascisme et communisme. L'exil des enfants en URSS se transforma en sujet de prédilection de la propagande et de l'opinion publique nationale et internationale. En raison de l'importance symbolique qu'il a eu au sein de la politique d'évacuation menée par le Gouvernement de la République au milieu de la guerre, je l'ai choisi comme sujet central de ce livre, où je traite également d'autres réalités parallèles (et peut-être pas tant que cela), dans d'autres pays d'accueil, ainsi que dans l'Espagne en guerre, sans lesquelles il serait impossible de comprendre comment les enfants ont vécu cette guerre et comment ils ont surmonté les séquelles qu'elle leur a laissées.

Les 2895 enfants qui ont débarqué dans les ports de Yalta et de Léninegrad entre le 21 mars 1937 et la fin octobre 1938 ont suscité alors le même intérêt qu'aujourd'hui, soixante-dix-sept ans plus tard. Leur histoire, reconstruite à partir d'articles de presse et de documents officiels de l'époque, les témoignages oraux et les souvenirs des acteurs ont parcouru le monde. Mais dans cette reconstruction historique, il y a toujours eu un manque que ce livre espère combler : l'absence des témoignages écrits que leurs mains d'enfants encore tremblantes et mal assurées ont produit pendant qu'ils vivaient une expérience qui allait changer leur destinée et les laisser orphelins, même si pour beaucoup ce n'était pas le cas.

Pour ce faire, les lettres que ces enfants ont écrites tout au long de ces années, à leurs parents, à la famille et aux amis, ainsi qu'à certains organismes d'aide ont été exhumées. Pour les jeunes exilés, les lettres furent le lien qui les rattachait à tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Écrire les aida à se sentir moins seuls, à garder le contact avec leurs familles ainsi que l'espoir du retour, à retrouver ceux qu'ils croyaient perdus, à surmonter les traumatismes et les difficultés que les circonstances imposaient, à se construire une identité sans oublier les coutumes et les souvenirs du pays qui les avait vus naître.

Pour faciliter la lecture, le choix a été fait de présenter les lettres actualisées et corrigées, omettant les diverses fautes d'orthographe et de grammaire propres à des enfants en train d'apprendre à lire et à écrire. De même, des reproductions numérisées de certaines missives ont été insérées, à l'intention des lecteurs qui souhaiteraient y avoir accès dans leur forme d'origine².

Ces lettres écrites par des mains d'enfants ont suivi des chemins bien différents de ceux imaginés par leurs auteurs et par les personnes qui s'occupaient d'eux en Russie. La plupart n'arriva jamais à destination, devenant, comme les enfants, des écritures orphelines; elles eurent des auteurs, mais pas de lecteurs (des expéditeurs mais pas de destinataires). Confisquées par les troupes de Franco, comme tant d'autres documents personnels, elles finirent par se transformer en preuves pour inculper et punir leurs propriétaires. Elles forment une histoire émouvante de rencontres et de rendez-vous manqués, d'espoirs et de souffrances où, au-delà du bien et du mal, repose la mémoire d'enfants qui voulaient seulement vivre en paix et récupérer l'enfance que la guerre leur avait volée.

Avec ces lettres perdues des enfants de Russie, ce livre tire aussi de l'oubli de nombreux documents réalisés par des enfants, à l'étranger et en Espagne pendant la Guerre Civile, qui permettent de reconstruire leur univers : cahiers et rédactions scolaires, journaux intimes, dessins, cartes postales, journaux muraux, etc. Des traces écrites qui, toutes, comme leurs auteurs sont partie d'une histoire et d'une mémoire vivantes. Ou, selon les mots de Robert Darnton, d'une histoire et d'une mémoire ressuscitées, puisque redonner la vie et la voix est précisément la tâche de l'historien lorsqu'il entreprend de reconstruire le passé³.

Depuis longtemps déjà, l'Histoire comme discipline, a compris que pour reconstruire une époque déterminée de façon véridique il ne suffisait pas d'aller chercher les noms illustres des grands hommes d'État, des intellectuels, artistes et écrivains d'une période bien précise, ou des militaires victorieux dans les batailles qui ont changé le cours de la vie de milliers de personnes, mais qu'il était indispensable de récupérer aussi la mémoire des hommes et des femmes dont les noms et les exploits ne figurent pas dans les livres et qui étaient ignorés par l'historiographie et, ce qui est encore plus important, par les gestionnaires de la mémoire, c'est-à-dire par une partie de ceux qui ont eu le pouvoir de décider quels documents devaient être

2. Dans la transcription actualisée des documents, outre la correction des fautes d'orthographe et de grammaire, des mots manquants ou tronqués ont été ajoutés pour faciliter la lecture. Toutes ces interventions figurent entre crochets [...] pour les différencier du texte d'origine. Lorsque des mots ou des expressions incorrectes ont été conservés, ils sont suivis de [sic]. Enfin, les explications ou les annotations jugées importantes pour une bonne compréhension des documents sont indiquées en italiques ou entre tirets (—/—).

3. DARNTON R. [*The Literary Underground of the Old Regime*. Cambridge, MA : Harvard University Press. 1982.] *Edition, sédition, L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Gallimard, coll. Essais, 1991.

conservés ou non. Ceci explique que rechercher dans les archives (hormis dans les archives privées) des traces des gens ordinaires pour pouvoir remédier à ces omissions héritées du passé, ressemble à rechercher une aiguille dans une botte de foin. C'est pourtant une tâche nécessaire pour écrire une Histoire où chacun puisse se sentir représenté.

Les enfants comptent parmi les grands oubliés de l'Histoire. C'est une évidence puisqu'on ne conserve d'eux que quelques traces écrites : dans leur grande majorité ils n'ont pas écrit et lorsqu'ils l'ont fait, leurs témoignages n'ont pas été jugés importants et donc, dignes d'être conservés. C'est du moins ce que l'on a pensé alors. Cependant, avec le temps, on s'est rendu compte que ces écritures sont un filon à exploiter, et qu'étudier ces productions éclaire de nombreux aspects, difficiles à envisager sans cela. Des voix s'élèvent désormais, de plus en plus nombreuses, pour défendre la place des enfants dans l'Histoire et pour dire qu'une mémoire des enfants est possible, qu'elle peut s'articuler non seulement à partir des souvenirs, des récits de vie et des autobiographies, mais aussi à partir des témoignages directs des enfants eux-mêmes qui sont parvenus jusqu'à nous, comme ceux que l'on trouve dans ces pages. Ce livre a été pensé comme une contribution à la prise en compte des traces écrites des enfants pendant la Guerre Civile, pour démontrer leur importance et leur intérêt dans la reconstruction historique, permettant ainsi de comprendre comment les enfants voyaient le monde alors, quels étaient leurs sentiments, leurs peurs et leurs désirs les plus secrets.

Les lecteurs espagnols ont ainsi pu accéder à cette partie de leur histoire si longtemps tue et niée. À l'occasion de l'exposition itinérante « Entre l'Espagne et la Russie. La récupération de l'histoire des enfants de la guerre », prolongement de cette étude, les langues se sont souvent déliées, les témoignages se sont multipliés, preuve s'il en fallait de cette nécessité de redonner leur famille à ces écritures orphelines⁴. Aux lecteurs français maintenant de prendre connaissance de ce pan de l'histoire de l'Espagne auquel la France s'est aussi trouvée associée, et si cette question des enfants espagnols réfugiés en URSS leur est connue dans ses grandes lignes, reste à souhaiter que l'ouvrage affine leurs connaissances d'une époque et d'un lieu où se joua aussi partie de leur histoire.

4. L'exposition itinérante *Entre España y Rusia. Recuperando la historia de los niños de la guerra*, conçue par Verónica Sierra Blas et subventionnée par le Ministère de la Présidence du Gouvernement espagnol (Projet n° 163, 1, 2011) a été inaugurée le 16 octobre 2012 en la sede de Alcalá de Henares (Madrid) au siège de la Fondation Pablo Iglesias d'Alcalá de Henares (Madrid). Depuis lors elle n'a cessé de circuler dans différentes villes d'Espagne.